

Le jeune Marius Barbeau. Texte de Carmen Roy

Carmen Roy et Jean-Pierre Pichette

Volume 4, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201767ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201767ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Roy, C. & Pichette, J.-P. (2006). Le jeune Marius Barbeau. Texte de Carmen Roy. *Rabaska*, 4, 99–110. <https://doi.org/10.7202/201767ar>

Inédit

Le jeune Marius Barbeau *Texte de Carmen Roy*

PRÉSENTÉ PAR JEAN-PIERRE PICHETTE

Chaire COFRAM, Université Sainte-Anne

Carmen Roy vient de mourir. Sa nécrologie, rédigée par notre collègue Dominique Sarny et publiée ci-devant dans ce quatrième *RABASKA*, rappelle le parcours de cette femme déterminée qui dut faire sa place en ethnologie. Parmi d'autres faits, Sarny signale sa déférence pour son maître, Marius Barbeau, à l'égard duquel elle « éprouvera toujours beaucoup de respect et d'admiration ». C'est cette admiration sans doute qui l'aura conduite à l'écriture du texte « Le jeune Marius Barbeau » qu'elle lui a consacré et qui porte sur son enfance jusqu'au seuil de sa formation professionnelle.

« Mademoiselle Roy », comme on l'appelait couramment au Musée national de l'Homme, présenta ce portrait comme communication au septième congrès annuel de l'Association canadienne pour les études de folklore tenu à l'Université d'Ottawa les 1^{er}, 2 et 3 juin 1982¹. À la fin de la matinée du 1^{er} juin, elle ouvrit d'ailleurs la troisième séance, qu'on avait intitulée « Marius Barbeau 1883-1969 » et qui était présidée par Renée Landry, archiviste du Centre canadien d'études sur la culture traditionnelle, du Musée de l'Homme d'Ottawa ; elle fut suivie de l'intervention de John Cove, de l'université Carleton, qui parla du dossier constitué par Barbeau auprès des Tsimshians, et se termina sur les « souvenirs personnels » qu'évoqua son disciple Luc Lacourcière, de l'Université Laval². Nous étions à la veille du centenaire de la naissance du père de l'ethnologie canadienne et le Musée national entendait célébrer déceimment l'événement : on venait d'y préparer le bulletin *Oracle* n° 43 « Je suis un pionnier, par Marius Barbeau »³ à partir d'une entrevue réalisée en 1965 par Laurence Nowry pour Radio-Canada, et dont la version en anglais était disponible sous le titre « *I was a Pioneer* » ; ces documents

1. Musée canadien des civilisations, fonds Carmen-Roy, Acq. 98-F0001, B553 F3.

2. Voir le programme dans *Folklore. Bulletin de l'Association canadienne pour les études de folklore*, vol. 6, n° 1/2, mai 1982, p. 6.

3. Musée national de l'Homme, 1982, [8] p. ill.

portaient plus ou moins le nom de l'exposition qu'ils accompagnaient – *Je suis un pionnier, Marius Barbeau 1883-1969*⁴ – et qui illustraient l'œuvre fondatrice de ce savant qui fit carrière au Musée national du Canada.

Peu après son installation à la section de Folklore, Carmen Roy interrogea longuement Marius Barbeau pour recueillir de lui ses souvenirs sur toutes ses activités. L'opération fut enregistrée et Barbeau, feuilletant les dossiers qu'il tirait de ses classeurs, raconta sa carrière, évoquant tour à tour ses projets, ses recherches et ses méthodes, les obstacles auxquels il s'était buté, ses rencontres, ses collaborateurs et ses adversaires, ses bons coups et ses publications. Il en résulta un gros manuscrit inédit : « Les Mémoires de Marius Barbeau », enregistrés et transcrits par Carmen Roy⁵. Ces évocations donnèrent l'idée à Barbeau de consigner la partie de sa vie que ces enregistrements ne touchaient pas, c'est-à-dire la période de son enfance et de sa formation jusqu'à la fin de sa première année d'étude en Angleterre. Aussi, parallèlement à ces heures d'entrevue, rédigea-t-il, dans son intimité du dimanche matin « au lit », le récit de sa vie qu'il intitula simplement « Souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse »⁶. C'est ce manuscrit, déposé au Musée national, que cite Carmen Roy en introduction et duquel elle tira la matière de ce jeune Marius Barbeau par lui-même.

4. Inaugurée le 21 janvier 1983, cette exposition avait été conçue par Pierre Crépeau, assisté de Renée Landry, et la coordination avait été confiée à Suzanne Lebœuf ; cf. *Écho*, [publication mensuelle des] Musées nationaux du Canada, Ottawa, vol. 3, n° 2, février 1983, p. 1 et 9.

5. « Les Mémoires de Marius Barbeau », Ottawa, Mcc, 1958, 918 p.

6. Il en existe une version dactylographiée intitulée « Souvenirs d'enfance » : 15 souvenirs numérotés, écrits « au lit » du 25 octobre 1958 au 1^{er} mars 1959, en matinée des dimanches et parfois le samedi, Ottawa, Mcc, 1958-1959, 186 p.

Le jeune Marius Barbeau

CARMEN ROY

Musée national de l'Homme, Ottawa

Parler du jeune Marius Barbeau peut sembler un peu étrange ! Nous n'avons certes pas grandi ensemble. Mais il m'a remis, à la fin de sa vie, des notes sur son enfance. Il les a écrites en 1958-1959 alors que j'avais terminé ou que j'achevais d'enregistrer ses Mémoires regardant le Musée, les débuts de la division d'Anthropologie, sa carrière, ses œuvres, etc. Ce retour vers le passé lui avait apparemment donné l'idée d'écrire ce qu'il a appelé ses « Souvenirs d'enfance ». Il y a quinze textes d'environ cinq ou six pages chacun, pour un total de quatre-vingt-deux pages.

« Aussi loin que porte mon souvenir », écrit-il au début de ses notes. Cela nous fait remonter à 1886. Il avait alors trois ans et il était en route dans « une voiture recouverte de toile, un *covered wagon* », comme il le dit. Il partait d'Omaha, Nebraska, pour se rendre à Clayton, Idaho, avec sa mère et sa petite sœur, son père les ayant devancés dans son projet de suivre la ruée vers l'or en Amérique et d'en exploiter les filons. Qu'est-ce que Marius Barbeau écrit dans ce premier paragraphe de ses souvenirs ? Il touche tout de suite à ce qui reviendra tout au long de son enfance, de sa jeunesse, voire de son âge mûr. Je cite :

J'étais à terre, à côté de ma mère. Ma mère avait une grosse boîte de bonbons. Elle m'en donnait. J'en demandais encore plus. C'était si bon ! Ça durait longtemps comme ça... Ma mère était douce. Je l'aimais.

Un peu plus loin, il ajoute :

Un voisin, de l'autre côté du chemin [à Clayton] était un Chinois à longue tresse de cheveux. Souriant, accueillant pour moi. Je traversais le chemin et répondais à son appel ; j'entrais. Il me donnait de délicieuses bouchées de tire (mélasse – *molasses*). Comme j'aimais ça ! Je revenais chez nous à la petite maison triste, je voulais retourner chercher des bouchées. Ma mère ne me le permettait pas.

À la page suivante, il raconte :

Partout il y avait des petits fruits sauvages délicieux, bleus. J'en cueillais et j'en mangeais. Jamais je n'en ai connu d'aussi bons.

Et ainsi de suite au sujet des bonnes choses. Son penchant pour les sucreries, nous le retrouvons aussi chez sa grand-mère Barbeau : elle lui donnait quelques sous noirs et il allait s'acheter des « bâtons de crème (bonbons) ». Chez la grand-mère Morency, c'était la cassonade. Il écrivait : « Ma grand-mère, lorsque j'étais seul avec elle, me laissait en prendre à pincées ». Chez le vicaire Godbout : « Il m'invitait à sa chambre, en haut, au presbytère. Il me donnait du miel à manger. Ce miel était le meilleur de ma vie ». Et avec sa mère, chez ses cousines le dimanche après-midi, il mangeait du « sucre à la crème », un mets des dimanches après-midi.

Non seulement le jeune Marius avait-il des penchants pour les sucreries, pour tout ce qui était bon, délicieux, mais autant pour tout ce qui était beau : les êtres, la nature, la musique, la vie. Ici c'est plus qu'un penchant que l'on retrouve partout dans son texte, c'est vraiment le don de l'émerveillement.

Vous avez déjà pu constater ses réactions entières devant le bon goût, toutes exprimées par de forts superlatifs : « Jamais [...] connu d'aussi bons », « le meilleur de ma vie », etc. Ce qui nous conduit bien facilement à ce qu'il y a de meilleur encore : le paradis terrestre auquel il compare le jardin... « derrière chez son père » qu'il décrit en détails, s'arrêtant particulièrement à l'arbre de pommes fameuses :

Le jardin devant la cuisine était fermé d'une haute clôture de lilas, de pruniers à petits fruits rouges excellents, lorsqu'ils mûrissaient, pour en faire des confitures. Ce jardin était rempli de fleurs, reines-marguerites, phlox, etc., de gadeliers, de groseilliers, qui faisaient mes délices en bonne saison. De grosses fraises, que mon père cultivait avec soin, de framboisiers rouges et blancs. De quelques carrés d'échalotes, de poireaux. Une ou deux couches-chaudes. Il fallait agir avec soin et respect, dans ce jardin, ne rien briser, ne pas aller cueillir de fraises ou de framboises. N'en manger que lorsque mon père vous les donnait. Quelquefois j'en prenais en cachette quelques-unes. Le centre de ce jardin (sinon du monde !) était le pommier de « fameuses », arbre sans pareil, dont les fruits étaient blancs striés de rouge. Il était arrondi. Son tronc était assez capricieux, contourné. On ne mangeait que les fruits que mon père nous donnait. Cet arbre est toujours resté dans mon imagination comme l'arbre de la Tentation dans le Paradis terrestre. C'est là que le Serpent parla à Ève et qu'Adam tomba dans le péché. Quand l'ange à l'épée fulgurante vint chasser nos parents du Paradis terrestre, ils passèrent par la barrière à pentures recouvertes de branches de lilas. Je les vois encore, dans mon imagination. Ils sortirent, nus, la tête basse, et

l'ange les menaçait de son arme. L'histoire vraie (!) d'Adam et Ève me fut d'abord racontée dans ce temps. Ce fut le premier conte que je connus. Notre jardin était un jardin semblable.

Mêmes réactions d'émerveillement à la saison des sucres où, sur leurs terres, on entaillait huit cents érables chaque printemps. Il écrivait :

Le printemps était toujours un grand événement, à cause surtout du sucre d'érable, de la « tire », du sirop. Les hommes partaient, mon père et un voisin nommé Leclerc. Ils entaillaient les érables, huit cents chez nous, au bout supérieur de la terre, à près d'un mille de la maison, sur les hauts coteaux. Les érables coulaient, on faisait bouillir l'eau sucrée, dans les grandes « pannes » carrées sur un grand fourneau de briques. La vapeur s'en dégageait à la volée. Tous les deux ou trois jours on faisait la tire et le sucre. Grandes délices ! Lécher la palette, faire des bulles par le petit trou de la palette, couler un peu de sucre dans des moules en forme de cœur, ou encore dans des cornets de bouleau. Les cornets sont ce que je connaissais de plus délicieux au monde. Mon père faisait bouillir la nuit ; une nuit il me garda avec lui ; je couchais avec lui en face du fourneau enflammé, sur des peaux de bison et des branches de sapin. Quand la porte de la cabane s'ouvrait sur la nuit, je craignais les apparitions, les loups-garous. Toute l'année je désirais le retour du printemps, à cause du sucre et de la tire. Et quelle bonne odeur !

Cette facilité de s'émouvoir, sa sensibilité devant les êtres et les choses, a sûrement joué un grand rôle dans la vie du jeune Marius. Ainsi, j'ai pu très souvent et facilement percevoir jusqu'à quel point il s'accrochait à la tendresse et se hérissait au moindre reproche. Nous y reviendrons dans un instant en serrant d'un peu plus près ce qu'était alors la vie quotidienne de Marius Barbeau.

Un mot d'abord de ses origines. Marius Barbeau est né le 5 mars 1883, à Sainte-Marie de Beauce :

De parents occupant une grande terre cultivée, avec maison de brique, granges, étables, hangars. Entouré d'arbres et de jardins. Mon père, Charles Barbeau, était cultivateur, éleveur et amateur fameux de chevaux trotteurs. Ma mère, Virginie Morency, était fille de ma grand-mère Jean Morency, veuve, vivant de ses rentes dans une belle grande maison. Mes parents devaient vivre confortablement comme cultivateurs relativement à l'aise. Mais alors il y avait peu d'argent courant. On vivait de ses produits et de son travail (arts manuels). C'était un milieu rural, typiquement canadien. Ma mère en se mariant apportait à mon père une dot de mille dollars en argent sonnant, ce qui était beaucoup (et exceptionnel) à l'époque. Mes parents s'étaient mariés vers 1880 ou 1881.

Son père était déjà dans la trentaine. Il était natif de Saint-François de Beauce, établi sur la terre des Barbeau à Sainte-Marie de Beauce. Marius dit

qu'il était grand, maigre, à l'œil noir et vif, portait longue barbe. Et il avait eu une jeunesse active et joyeuse. Cultivateur à ses heures, marchand au temps des mines d'or, à la rivière Gilbert, sculpteur employé par les frères Dion de Lévis qui décoraient la nouvelle église de Saint-François. D'après ses souvenirs parlés, nous dit Marius, il fréquentait les « veillées » de chansons et de danses dans « tous les cantons » de la Beauce et de Dorchester. Il était beau danseur et bon chanteur. Marius poursuit :

Du côté de mon père j'étais dès l'enfance immergé dans un milieu folklorique français surtout poitevin (les Barbeau étaient originaires du Poitou). L'influence irlandaise de ma grand-mère Barbeau (Catherine O'Brien) n'était pas sensible dans les traditions parlées ou vécues. Mais elle se faisait fortement sentir dans l'humeur irlandaise de mon père (rêverie, mauvaise humeur, colère, fierté et solitude). Le folklore (dont on ne connaissait naturellement pas le nom) se produisait de tous côtés dans la vie de mon père et dans ses relations familiales. Voici quelques-uns des traits folkloriques, qui ne peuvent manquer d'avoir eu une profonde influence sur mon enfance :

Mon père jouait des giges et des « reels » sur son violon en tapant du pied. Souvent le soir, il prenait son violon et jouait rêveusement le « Moneymusk », le « Rêve du diable » (*The Devil's Dream*)... Il me faisait danser devant lui des giges. (J'ai encore son violon, dans mon grenier ici, tout décollé !).

Mon père, le soir se tournait le dos au gros poêle de fonte à trois ponts (un « Québec ») et contait des contes de fées. Nous aimions surtout « Sinbad le Marin » qu'il avait appris dans un livre (ce n'était pas vraiment du folklore). Nous le tourmentions souvent pour qu'il nous en conte davantage. Plus tard, j'empruntais chez une amie de ma mère, madame Nolet, trois jolis petits livres compacts des *Mille et une Nuits*. C'étaient là mes premières lectures, vers l'âge de sept ans. Mon imagination étincelait déjà de merveilles.

Et il continue à parler de son père et de ses chevaux, aussi de ses expériences de petit bonhomme, pour terminer en disant : « Il y a tout un folklore sur mon père et ses chevaux, à la Beauce. Luc Lacourcière en a recueilli dernièrement un ruban magnétique ». Et il ajoute :

Les Barbeau, pour je ne sais quelle raison, eurent de la personnalité, de l'esprit d'aventure. J'en ai jusqu'à un certain point hérité ! Je dois beaucoup à mon père, bien qu'il n'y ait pas eu jusqu'aux derniers temps de sa vie, d'amitié et de confiance entre nous.

Mon père n'avait pas d'école. Il n'y en avait pas aux Rapides du Diable à Saint-François. Tout de même il était cultivé, avait bon goût, et il était d'esprit créateur. Il fut toujours intéressé à moi. Mon existence et mon succès firent son bonheur, pendant ses dernières années.

Ma mère était l'affection et la douceur personnifiée. Si différente de mon père au physique et au moral.

Elle était femme instruite ayant été novice sept ans, jusqu'à vingt-trois ans, chez les sœurs Grises de Québec. Elle lui faisait la classe. Il écrit :

L'hiver, je m'asseyais devant la fenêtre avec un livre d'éléments. Je regardais tomber les gros flocons de neige, très lents. J'en étais fasciné, rêveur. Ma mère disait : « Marius, étudie ! » Le soir, à la lampe à l'huile, près de la table à panneaux, mon père me montrait les quatre règles simples. À la division, il se fâche contre moi. Je ne comprenais plus rien. Il me gronde. Je pleure. Décidément, je n'avais pas de dispositions pour l'étude.

Marius pleure facilement lorsqu'on le contrarie, quitte à se retourner après et à pouffer de rire. Tel fut le cas un jour lors de sa première année en classe. Nous y reviendrons. Je veux d'abord enchaîner avec l'incident qui vient de se produire avec son père en en relatant un autre qui nous montrera que Marius était déjà rancunier à cinq ans. Il écrit :

Il y avait devant moi un chantier à devoirs, à doubles pages, avec des lignes. En haut, enserré entre deux lignes, il y avait le modèle écrit en crayon de plomb par mon père : *Marius est désobéissant*. Les choses allaient mal. Mon père était tout près de moi, fâché, parce que je n'obéissais pas. Il me fallait remplir toute la page suivant le modèle, de mon écriture d'enfant... Je regardais par la porte ouverte de la salle à dîner, à ma droite. Il faisait beau soleil, dehors. Je voyais de loin la barrière fermée du jardin. C'était là qu'était le pommier du Paradis terrestre. J'étais dans la peine. Il me fallait écrire ma désobéissance. C'était là le commencement d'un grand désaccord avec mon père, qui était sévère pour moi. Où était ma mère ?

De sa mère, il ne parle pas abondamment ; nous connaissons une fois pour toutes leurs relations affectueuses. Il dira tout de même à quelque reprises que sa mère, à la maison, avait depuis longtemps (avant qu'il n'aille en classe) commencé à lui enseigner la musique, le piano, le chant (ayant été organiste dans son couvent) ; une des premières choses apprises après les gammes et les accords fut « À la claire fontaine », chanson folklorique canadienne harmonisée par elle. Il conclurait : « J'avais une belle voix d'enfant, et du goût pour la musique. Cela me conduisit à un tournant de ma vie ».

Quant à ses grands-mères, il a été question plus haut de sa grand-mère Barbeau ; il en parle encore :

Ma grand-mère Barbeau, vieille et veuve, était une Irlandaise – Catherine O'Brien –, qui parlait français comme tout le monde. Elle était si pieuse qu'elle allait à la messe tous les matins. Elle avait une jolie petite maison de bois entourée de saules, en face de la grande église, au centre du village, à un demi-mille de chez nous. Elle ne venait jamais chez nous, mais nous allions chez elle. C'est moi, Marius, qui allais chez elle pelleter la neige de sa galerie et de son trottoir.

J'étais encore tout jeune. Mais ça me faisait bien plaisir d'aller chez elle. Je m'asseyais à côté d'elle, une fois la neige pelletée. Elle se berçait en se joignant les mains et en tournant ses pouces tantôt d'un côté, tantôt à rebours. Je regardais ses pouces tourner.

De sa grand-mère Morency, il sera beaucoup question dans sa vie. Une note cependant dès son plus jeune âge :

Je n'allais d'ordinaire chez ma grand-mère Morency (maternelle) qu'avec ma mère. Elle habitait assez loin, dans sa grande maison, au bas du village. Mais au jour de l'An toute la famille se rendait chez elle pour le grand dîner.

Elle était toujours bonne et douce, cette grand-mère Agnès. Si purement folklorique. Elle lisait dans son livre de messe, guère plus ! Elle fit de moi son héritier d'un tiers de ses biens. Cela me fut très utile plus tard, lorsque j'étais en Europe.

Pendant ce temps, Marius grandissait et n'allait toujours pas à l'école. On s'en inquiétait et tentait de corriger la situation. Je cite : « On disait à ma mère : Marius perd son temps. Il lui faut aller au collège. Ce à quoi elle répondait : « Aux écoles on apprend plus de mal que de bien ». Marius écrivait de ces jours-là :

Pour être utile, mon père me faisait sarcler dans son jardin les mauvaises herbes, des longues rangées d'oignons, de carottes, etc., toutes recouvertes de mauvaises herbes, surtout du mouron. À quatre pattes je sarclais. Mais je n'aimais pas ça. Il fallait me soumettre à l'autorité. Puis venait le temps des labours. Et mon père, qui était premier prix d'agriculture dans la paroisse, en labourait grand avec une paire de bœufs. C'était moi, petit garçon, le « toucheur » des bœufs. Avec une grande baguette, je criais : « Hue!, dia » (gauche, droite), et les bœufs se soumettaient lentement. Cela à la grande journée, sur les coteaux, loin de la maison. Mon père, rêveur, mélancolique, souvent irrité, ne me parlait jamais. J'avais hâte de déjeuner, dans un panier, préparé avant le départ par ma mère (qui n'allait jamais aux champs). J'avais faim, c'était bon ! Les champs et les coteaux, c'était beau, mais triste, dans l'automne. Quelle tâche ennuyeuse, sillon après sillon ! Il n'y avait plus de fin ! Pendant le temps des foins, je foulais dans la grande voiture à panier, avec ma petite sœur Dalila. J'avais alors dix ou onze ans. Je devenais fils d'« habitant », destiné sans le désirer à la terre, à devenir cultivateur, comme c'était le cas chez tous les voisins.

Comme plaisirs et délassements ? J'allais avec ma sœur Dalila (un an et demi de plus jeune que moi) aux fraises et aux framboises de champs et de bois, au loin. La terre de mes parents avait un mille de longueur, se terminant au bout par une érablière. Je finis par en connaître chaque pouce. Je savais en trouver les « taons » (*wild honey bee*) et je leur enlevais leur miel brun. Nous remplissions une petite chaudière de fruits sauvages, et plus. Ma mère en faisait des confitures. Elle en achetait aussi des voisins. Et il y avait les fruits du jardin, pour les

provisions de confitures. Au haut de terre, il y avait un ruisseau à truites. J'en faisais la pêche (comme un petit Sauvage). Sur la grande rivière (Chaudière), j'allais en canot faire la pêche, de longues journées, au poisson blanc, à l'achigan, à la carpe, aux « cardrons ». On ne me permettait pas les amitiés avec les petits voisins, qui étaient « trop habitants » pour moi. Sauf, le voisin Jules Ferland (qui vit encore) et Alphonse Laliberté, fils du notaire.

Fils d'habitant, il en parle ici et il en parlera souvent et longtemps, apparemment profondément complexé par cet état social. Tantôt ce sera pour se plaindre des filles Pomerleau qui coupaient mal ses vêtements, tantôt à l'occasion de ses premières apparitions dans ce qu'il appelle « le grand monde, l'aristocratie », ou pour se plaindre de ses maladresses.

À travers ces années de préparation à la vie, Marius, à huit ans, avait marché au catéchisme en vue de faire sa première communion. Il écrit : « J'aimais cette sortie dans le monde. Car on me tenait chez nous entre les clôtures et les barrières. On ne me permettait pas le compagnonnage avec les petits voisins, fils d'habitants, qui “ parlaient mal ” ». Quant à la classe, ses parents finirent pas céder et ils l'envoyèrent au Collège des frères des Écoles chrétiennes ; il avait onze ans. Il écrit :

Ce fut une joie pour moi d'entrer en classe et d'avoir la compagnie des jeunes garçons de mon âge. Je fis mes débuts à l'automne, en première classe. L'instituteur était le Frère Odouin, un gros homme gras, courtaud, bon et aimable, que j'aimai. Je n'avais pas l'habitude des foules et je m'y trouvais moins endurci que les autres, dont plusieurs étaient plus âgés que moi. Un jour, nos devoirs étaient mal réussis. Le Frère Odouin nous appelait à tour de rôle à la tribune. Pourquoi ci ? Pourquoi ça ? Et il donnait de grosses tapes sur le dos de la main. Habités, les autres enduraient ça sans cligner de l'œil. Moi, je me mis à pleurer. Le Frère, au cœur tendre, me donnait des tapes comme aux autres, il ne fallait pas de passe-droits, mais il se donnait les tapes à lui-même, un peu dissimulé derrière la tribune. Je finis par trouver ça drôle, et je retournai à ma place, pâmé de rire.

Je devais aussi payer de points (de petits cartons jaunes). Comme je ne faisais qu'arriver, je n'en avais pas. Un Irénée m'en prêta devant tous les autres. Le lendemain j'en gagnai quelques-uns. Irénée me demande de lui retourner le prêt des siens. Je refusai, tellement j'étais fier d'avoir gagné ces points. Je n'avais pas encore le sens de la moralité sociale ! J'étais externe. J'aurais peut-être préféré être pensionnaire. Quelquefois j'aimais à entrer au réfectoire, pour un repas en commun. On commença à m'enseigner le dessin sur grande feuille et une grande planchette. J'y éprouvais du plaisir et je réussissais bien. Je fis deux ans en première.

Au cours de ces deux années d'études, il se demandait parfois comment son père s'arrangeait sans lui pour le labourage. Mais il admet que cela ne le

préoccupait pas le moins du monde. « La terre, disait-il, pour moi n'avait pas d'attrait, sauf pour la courir en tous sens, pour mon plaisir ». Et il ajoute :

Je préférerais de beaucoup la vie de collègue à celle des champs ; la compagnie des autres à la vie solitaire. Mais, comme je n'étais pas pensionnaire, je n'appris pas à jouer avec les autres. Cela fut une déficience, dont je me ressentis plus tard. Il resta en moi l'habitude de l'isolement, aussi le goût de m'échapper parfois de la foule pour être seul. Liberté et indépendance étaient déjà en moi une tendance marquée.

Finalement, après ses deux années en première classe et une autre en classe commerciale (soit de 1894 à 1897, de onze ans à treize ans inclusivement) chez les frères, le jeune Marius devait être dirigé ailleurs. Le vicaire de la paroisse, l'abbé Pelletier, un ami de la famille, se rendit chez ses parents pour leur demander ce qu'ils entendaient faire du jeune Marius, de son avenir. C'était sa dernière année de collègue. Il fallait y songer. Voici ce qui s'est passé, écrit Marius :

Mon père montra au vicaire un billet (vert) de chemin de fer qui m'était destiné. C'était de la part de ma tante Élina Nash (née Barbeau, sœur de mon père), d'Omaha, Nebraska. Elle devait m'adopter comme son propre enfant, n'ayant pas elle-même d'enfant. Mes parents avaient résolu, ayant eux-mêmes d'autres enfants, de me donner à elle. Et cela ne me déplaisait pas. L'illusion de l'Ouest et de la richesse existait encore et toujours dans ma famille. Et puis, il n'y avait pas grand avenir dans la tenue des livres. Il aurait fallu aller à Québec. Apprenant cette nouvelle, le vicaire fut tout ébahi. Il dit à mes parents qu'ils ne devaient pas me livrer ainsi à des Américains, pays de protestants, de transfuges canadiens qui abandonnaient leur nationalité. De son avis, il fallait me faire faire un cours classique au Séminaire de Québec, afin que je devienne prêtre ; j'étais si pieux, si bon servant de messe ! et je chantais bien les chansons ! Ma mère fut touchée encore plus que mon père. L'idée que je devienne prêtre en mon pays les séduisit. Ils annoncèrent à ma tante Élina qu'ils renonçaient au projet d'adoption. Cette tante était une belle femme, mais à l'œil noir et sévère. Elle disait : « Marius, s'il y a une chose que je déteste, c'est le mensonge. Il ne faut jamais mentir avec moi ». La crainte me saisit à sa seule manière de dire. Elle ressemblait à son frère, mon père, par sa sévérité. Qu'allais-je devenir chez elle, moi qui passais mon temps à mentir à mon père, pour cacher par nécessité ma vie secrète ? Ce fut d'ailleurs pour le mieux. Cette tante mourut à la suite d'une opération intestinale, l'année qui suivit. Un autre de mes parents dans l'Ouest, ma tante Catherine Nash, m'aurait sans doute pris en mains. Je serais devenu un Américain et sans regrets.

Une fois mon sort décidé, je devais faire un cours classique de six ans, au Séminaire de Québec. Pourquoi là plutôt qu'au Collège de Sainte-Anne ? Parce que le vicaire était en querelle avec ses confrères de Sainte-Anne. Mais la bonne

entente revint entre lui et ses confrères. L'année suivante, il devait retourner au collège enseigner la Méthode (première année du cours classique). Je le suivrais au collège.

À l'automne de 1897, je partis avec le vicaire Eugène Pelletier, qui devait m'enseigner en Méthode au Collège de Sainte-Anne de la Pocatière. Nouvelle période dans ma vie. Nouvelle orientation. J'allais, mon cours de six ans une fois fini, devenir prêtre.

Le temps vint, en fin de sixième année, de se choisir une vocation. « Moment touchant, rempli de mysticisme et d'émotion », écrit-il. Ses vingt confrères choisirent à peu près tous la prêtrise. « Moi, ajoute-t-il, je préférerais devenir séculier, ayant la profession de notariat en perspective ». Pourquoi ? Parce qu'il hériterait de la belle grande maison de sa grand-mère Morency, pratiquerait le notariat dans son village natal, et épouserait une femme musicienne. Finalement, c'est vers le droit qu'il se dirigea.

Une fois son cours d'études classiques terminées, en juin 1903, une surprise l'attendait. Il écrit :

Mon père reçut une lettre de ma tante Catherine (Nash) avec une invitation d'aller passer ma vacance d'été chez elle à New-York et à Omaha. En cette lettre, elle envoyait l'argent voulu pour mon passage et quelques dépenses. C'est avec joie que je reçus cette nouvelle, à mon retour du collège. Mes parents me firent tailler un habit neuf en serge bleu, chez les femmes Pomerleau, à Sainte-Marie, de gauches couturières. On ne pouvait faire mieux. Et j'achetai une paire de chaussures noires avec les semelles les plus épaisses que je puisse trouver au magasin Morency (mon cousin). Sans tarder, je m'en fus à New-York par le Québec Central passant par les Montagnes Blanches, dans le Vermont.

Le jeune Marius fit un merveilleux voyage aux États-Unis, apprit passablement l'anglais, et fréquenta sa famille. Il poursuit :

Avant mon départ, ma tante Catherine me fit une proposition quant à mon avenir : si je voulais bien, elle m'enverrait à un collège américain, pour que j'apprenne bien l'anglais et les affaires. Cela accompli, j'entrerais au bureau de mon oncle à New-York. Sans la moindre hésitation, je la remerciai de ses bontés, lui disant que j'avais décidé d'étudier le droit à Québec, afin de devenir notaire, après trois ans. Elle dut accepter ma décision, et elle fit les arrangements pour que je retourne chez mes parents après ma vacance.

Rien de plus intéressant que la façon dont il organisa sa vie d'étudiant à Québec : avec astuce, courage et opiniâtreté, sans négliger ce qu'il qualifiait dans ses souvenirs n° 8 comme étant une de ses caractéristiques, outre l'initiative personnelle et l'indépendance, son penchant à faire ce qui le séduisait. En l'occurrence, il jeta son dévolu sur la musique (les concerts) et

le théâtre, en un mot sur les arts, penchant qu'il portera à l'échelle de ce qu'il appellera ses « regards au-delà » et qu'il explicitera dans ses souvenirs. Son émerveillement grandissant lui fera alors écrire :

Ces œuvres et ces grands artistes européens étaient comme des grains fertiles semés dans un terrain tout prêt pour l'épanouissement des germes. L'Europe, la France en particulier, étaient les pays des merveilles. Il fallait y aller, il fallait en être pour être grand soi-même, pour y jouir de mille merveilles. Et toute la littérature, bien que mal connue et fort tamisée, tendait à enraciner cette conviction. L'Europe, la France, Rome, étaient tout ! Le Canada, rien !

La Bourse Rhodes arrivait à temps pour m'ouvrir grande la porte européenne. Ma tante Catherine Nash résuma plus tard la bonne fortune qui m'était réservée : « Marius, petit garçon, fils d'habitant, rendu à Oxford : quel saut » ! J'étais si heureux de ma Bourse que je n'osais en parler, par crainte que mon rêve s'évanouisse avant de se réaliser.

Marius Barbeau avait déjà pressenti dans ce cri de défi, je dirais dans ce cri d'amour, la nécessité d'enrichir son savoir et de maîtriser ses projets d'action devant un jeune Canada s'offrant à la découverte de sa culture.